

Dans la série RAPATRIEMENT :

**« L'homme, dont la patrie et la terre natale ne peuvent se confondre,
ne sera jamais qu'un être écartelé en proie à de perpétuels déchirements »**

Pour que nos descendants n'oublient pas.

Rapatriment-intégration par Raymond Galipienso

« Mai 1962 : je suis encore au Lycée Leclerc en classe de Sciences Expérimentales. L'ambiance s'est très vite dégradée entre les élèves des deux communautés et des tags sont apparus sur les murs de l'établissement : un jour par l'OAS, le lendemain par le FLN. Nos professeurs, imperturbables, ont continué à assurer leurs cours, tant bien que mal. Nous avons fait des grèves et même des manifs : un jour, nous voulions cesser les cours et nous joindre à d'autres Lycéens de la ville qui manifestaient derrière les grilles. Alors, le Directeur, Monsieur Dassié, a ouvert un portillon qui donnait sur l'extérieur et s'est posté devant, avec sa stature imposante et une matraque à la main, en nous disant : «Allez! Sortez si vous en avez le courage!». Nous avons hésité puis, comme un seul homme, nous nous sommes tous précipités au dehors, et le Dirlo n'a pas bougé. Comment suivre correctement les cours dans de telles conditions ? Surtout que dans la rue il y avait de plus en plus d'attentats. Notre jeune Surveillant Général y a laissé la vie. Nos parents, après les accords d'Evian et la fusillade d'Alger, découragés et affolés, décident en mai de nous envoyer en France, ma sœur de 15 ans, mon frère de 12 ans et moi, 18 ans. Nous savions qu'il s'agissait d'un aller simple pour la Métropole.

Le 28 mai 1962 nous embarquons tous les trois à La Sénia dans une Caravelle d'Air France après avoir passé une nuit dans les hangars de l'aéroport, sur des couchages de fortune, au milieu d'une foule de femmes et d'enfants apeurés et en pleurs. Pour embarquer, nous jouons des coudes dans une sérieuse bousculade, le sauve-qui-peut général. Des conditions difficiles pour un baptême de l'air, avec de nombreux passagers malades. A l'atterrissage à Marseille, mon frère est évacué en priorité par les services de santé ; il s'est évanoui dans l'avion. Après la fouille de nos bagages et un contrôle d'identité, nous avons attendu avec inquiétude le retour de notre frère, emmené à l'infirmerie. Lorsque celui-ci est revenu vers nous, blanc comme un linge, l'infirmier nous a dit : «mais vous êtes tous pâles dans la famille, je pensais que les Pieds Noirs étaient tous bronzés !» Voilà la première remarque enregistrée sur le sol métropolitain. Bon, fini de traîner, il nous fallait maintenant rejoindre Béziers, notre point de chute prévu, par le train. En gare de Marseille nous avons réussi à monter dans un train bondé, avec des gens affolés, certains pleuraient. Nous partions à l'aventure, totalement démunis, dans un pays nouveau pour presque tous, séparés du reste de la famille resté en Algérie. Allions-nous revoir un jour nos parents ? Leurs adieux étaient gravés en nous et l'angoisse nous serrait le cœur.

A chaque arrêt dans une gare importante, il y avait des personnes de la Croix-Rouge sur le quai. A Béziers, deux religieuses nous ont hélés pour nous proposer un refuge mais j'ai été content de leur répondre : «merci mais notre oncle nous attend». Notre oncle vivait à Béziers depuis 1946, une chance pour nous!...

Mon oncle a aussi hébergé un de mes camarades de classe, Eric, avec lequel nous avons potassé les cours de terminale dans un petit parc situé sur les bords du fleuve Orb. Et nous nous sommes inscrits à la session normale du Bac de Juin, comme tous les jeunes français, malgré la proposition de l'Académie de Montpellier de nous inscrire à la session spéciale de Septembre, «une mesure obligeante prise par le Ministre de l'Education Nationale». Le jour des épreuves, au Lycée Henri IV, un professeur lisait la liste des candidats. A la fin, étonné de voir 2 candidats en trop, il nous a interrogés. Après une discussion avec ses collègues, il nous a permis de commencer les épreuves en attendant confirmation par l'Académie. Nous avons passé les épreuves, au milieu des jeunes « patos » ahuris de nous voir là et un peu goguenards, et nous avons réussi ! Fiers qu'on était !...

Mon père, cheminot en gare de Bel-Abbès, a dû attendre là-bas de recevoir sa mutation. Muté à Cholet, il s'y est installé avec ma famille dans un HLM. Le confort quoi!...sauf que les chambres n'ont eu au début que des sommiers sur pieds, et nous mangions sur un gros carton, assis par terre. Mon frère, un précurseur, a reçu un carton rouge et s'est fait renvoyer du Collège après avoir donné un coup de boule à un élève qui le traitait de sale pied noir. Bien sûr mes parents m'ont tout de suite dit qu'ils ne pourraient pas m'aider pour mes études.

Extirpé brusquement du nid familial, j'ai dû me débrouiller seul, à 19 ans, loin des miens, et sans moyens. Comme beaucoup d'entre nous bien sûr. En Fac de Lettres de Montpellier à la rentrée 62, j'ai

vite compris qu'il me faudrait des revenus et me suis fait embaucher comme pion au Lycée Technique de Narbonne. Mais, tous ces déplacements entre Narbonne et Montpellier, tous ces horaires au Lycée (études et dortoir) et les sorties avec les autres pions, ont eu raison de mon courage, de ma volonté et de mon portefeuille. Sans aide possible de mes parents, je me suis donc décidé à abandonner mes études et suis entré dans la fonction publique début 1964 en région parisienne. Passer de Bel-Abbès à Paris, déroutant. Mais, à partir de novembre 1964 j'ai effectué mon service militaire à Friedrichshafen, en Allemagne, encore plus déroutant sous une importante couche de neige et un de ces froids, j'en ai eu une oreille gelée. Un jour, un jeune appelé Corse m'ayant traité de sale pied noir, j'ai violemment réagi et me suis retrouvé de "corvée de chiotes" pour une semaine. C'est vrai que j'ai entendu aussi «t'as eu le Bac au rabais (eh non!), vous venez manger le pain des français, vous nous prenez notre boulot, vous êtes des privilégiés, vous êtes des étrangers...». Il y en a même qui m'ont demandé si ma mère portait le voile... Par la suite, mon intégration dans le pays-mère se fera sans trop d'accrocs car j'avais une grande faculté d'adaptation, j'ai vite perdu l'accent de chez nous, j'ai dû travailler loin de ma famille, j'ai perdu de vue mes amis d'enfance, j'ai épousé une fille du Midi, je me suis fondu dans la foule...Ce n'est que depuis peu que je me retourne vers mes racines, vers mon passé, et je m'aperçois que l'intégration m'a fait comme un lavage de cerveau, enfouissant mes années d'adolescence dans l'oubli. Et aujourd'hui cela me procure un bonheur immense de tout revivre en mémoire, de retrouver mes jeunes années. »